

## Traversées

Monique Le Maner

Numéro 148, février 2016

La Rue

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81150ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Le Maner, M. (2016). Traversées. *Moebius*, (148), 91–94.

# MONIQUE LE MANER

## *Traversées*

Pour lui, au tout début, la rue, ça n'existait pas en tant que rue, ce n'était même pas un passage. Peu de voitures à cette époque. Un espace ouvert à tous vents, toutes saisons, pour jouer et sauter. Dessiner à la craie, se creuser des soleils et des paradis dans l'asphalte dont il aimerait encore, bien des années plus tard, s'imaginer sentir l'odeur chaude et abrupte. Des rires et la douceur de voir, au haut de la maison, là-bas sur le perron, sa mère qui, des fois, paraissait, s'essuyant les mains dans son tablier, et qui souriait, comme ça, à n'importe quoi, à n'importe qui, peut-être au soleil. Sûrement au soleil, enfin, c'est ce que, enfant, il se disait.

Puis, devenu adulte, ce qui, jusqu'alors, n'était même pas pour lui un aller-retour se fit passage. Pour aller d'un point à un autre. Traverser par la force des choses. Une jeunesse passée à traverser, de droite à gauche et donc dans l'autre sens et parfois en diagonale, de moins en moins souvent cependant, car il y avait de plus en plus de voitures. Mais il fallait aller et revenir. Et il n'y avait pas de questions du genre j'y vais, j'y vais pas.

Il traversa donc, au fil des années, dans un sens et dans l'autre, des centaines, des milliers, des centaines de milliers de fois. À un moment donné, il arrêta de se poser des questions, si jamais il s'en était déjà posé. Il faut dire qu'il était devenu grand, vivait une vie toujours aussi plate, ne jouait bien sûr plus dans la rue, et s'y attardait encore moins.

Il avait aussi appris à guetter les feux rouges et les verts. À un certain âge encore vert, il décida de s'arrêter de s'élancer quand un feu se mettait au rouge. Il devenait un

être prudent. Il attendrait, comme tout le monde. Il faut dire qu'il lui était arrivé une fois d'engager illégitimement un pied hors du trottoir, il avait failli y rester tout entier, dans la rue. Il s'était promis qu'on ne l'y reprendrait plus.

Un jour, alors qu'il revenait du boulot, car il avait quand même encore grandi ou plutôt vieilli et avait même une compagne comme on disait, secrétaire de son état, il allait traverser quand une main, ce qu'il comprit être une main, s'agrippa à son imperméable bleu. Une main, une voix qui râlait. Un pauvre diable. Un itinérant assurément qui lui collait dessus sa bave mousseuse. Il tira deux pièces de la poche de son imperméable et poursuivit la traverse. Il lui fallait de plus en plus d'audace pour traverser.

Cet épisode lui laissa un goût âcre jusque dans la gorge, il se sentit vieilli, apitoyé, apitoyant. Bref, lamentable. La secrétaire n'avait rien compris et continua de ne rien comprendre à cette mésaventure. Ils se séparèrent peu après. Il la revit ensuite parce qu'ils travaillaient, elle comme simple secrétaire, lui, comme secrétaire en chef, dans le même bureau. Mais ils ne se parlèrent plus jamais.

Lui vint alors le bizarre désir de revoir ses amis des dessins à la craie dans la rue de jadis. Il mit un certain temps, quitte à négliger son emploi de secrétaire en chef et à se faire porter malade bien souvent, pour rejoindre les anciens camarades aux craies multicolores. L'enquête fut longue et passablement infructueuse. Le plus vieux, un certain Dany, était mort, de maladie soudaine, l'autre, Christian, était parti, sans donner de nouvelles, pour un pays lointain, le troisième, Richard, Richie pour les intimes, avait été écrasé par une voiture.

La vie continua. Et la rue aussi. Il n'avait pourtant qu'à la traverser en droite ligne pour aller de chez lui, de l'immeuble où il habitait, jusqu'au travail. Pour fêter ses cinquante ans, il avait déménagé du troisième étage au rez-de-chaussée, dans un appartement plus petit mais qui donnait directement sur la porte de sortie et le passage pour piétons. Il vivait seul. Sa femme n'était jamais revenue. Il ne la voyait d'ailleurs même plus. Elle était partie pour une autre ville, un nouvel emploi. Il ne s'aperçut pas tout de suite que ne plus la voir, même sans lui parler, lui laissait un vide immense à gérer. Puis il comprit qu'il ne

savait pas gérer grand-chose. Même pas, et peut-être surtout, ses allées et venues.

Car, même en droite ligne, la rue était de plus en plus difficile à traverser. La première fois que cela lui était arrivé, alors, il s'était posé de sérieuses questions. Il y avait entre le bord du trottoir et la chaussée où il se devait obligatoirement d'atterrir, une telle dénivellation soudain si infranchissable qu'il l'attribua d'abord à ses lunettes déficientes. Le pas ne suivait pas, constat dû, finalement peut-être, à une vieillesse prématurée, une raideur des articulations que, pour une raison ou un autre, il ne tenta pas d'élucider. Il y avait tout de même problème.

Aussi, un jour, à l'aube de la soixantaine, il décida de s'arrêter de traverser. Trop de voitures, trop de trottoir qui semblait prendre un malin plaisir à s'élever toujours un peu plus chaque jour, surtout chaque nuit pendant qu'il dormait, d'ailleurs assez peu, de plus en plus horrifié à l'idée de devoir repartir dans l'autre sens. Il resta ainsi plus de cinq mois chez lui, se faisant sporadiquement livrer quelques denrées élémentaires de l'épicerie voisine, et, bien entendu, il perdit son emploi de secrétaire en chef.

L'hiver pesait dru sur la ville, ce jour-là, quand il se décida à sortir. Il alla jusqu'au trottoir, posa le pied droit, puis le gauche, mesura l'épaisseur de neige, y tournant et tournicotant ses chaussures d'été. Il respira très profondément et se décida. Tout un exploit, une dénivellation ridicule aux yeux de bien des gens, mais combien douloureuse. Il ferma les yeux, fit descendre le pied droit dans le vide, jusque sur ce qu'il devinait de la rue, et s'élança, sans regarder si le feu était rouge ou vert. Il aurait pu y rester. Fort heureusement, il n'y avait pas de voitures, pas encore. Il n'était que quatre heures du matin. Il traversa.

Il allait avoir soixante et un ans, le bel âge, disent certains. Un pauvre diable l'attendait sur le trottoir d'en face. Assis, les jambes écartées ou repliées sous lui-même, il ne savait pas. Mais il le reconnaissait. Peut-être même qu'ils s'attendaient.

Il s'assit carrément sur le trottoir, à côté du bonhomme qui collait sa bave mousseuse à son imperméable bleu. Il vit, de l'autre côté de la rue, dans la fenêtre blonde et froide de son appartement, le faisceau bleu de sa propre lampe, sa

propre table, le dernier message venu d'un pays lointain, l'informant de la mort de Christian, le dernier des Mohicans des craies de toutes les couleurs.

Il décida de fermer les yeux. Il comprit que les rires qui lui revenaient de l'enfance avaient accompli leurs ravages. Et c'était bien ainsi.

Alors il prit ses aises sur le trottoir, étira ses membres, tassa doucement l'ombre collée contre lui.

— OK, mon vieux, t'arrêtes de baver sur moi et moi, je baverai pas sur toi. C'est bon, on fait comme ça?

Il sourit. Il savait que la rue, il ne la retraverserait plus jamais. Et il ajouta :

— Tu veux bien que je t'appelle Christian?